

CAFE PHILO SOPHIA SORTIE OUEST VENDREDI 9 DECEMBRE 2011

« La naïveté est-elle l'expression de l'enfance ? » (à partir du spectacle : « Le Petit Prince »)

Le petit prince a été et reste un succès planétaire. Pour comprendre l'engouement général pour ce conte, il suffit de lire les commentaires de quelques internautes : les qualificatifs les plus souvent utilisés sont « magique, merveilleux, envoûtant », mais aussi « innocence, naïveté, candeur, pureté, étroitement associés au caractéristiques et au regard de l'enfance qui découvre le monde. Le Petit Prince ne renonce jamais à poser des questions aux interlocuteurs qu'il rencontre. En ce sens, il participe à cette « culture de la question », que Michel Tozzi oppose à l'attitude dogmatique, et qui signerait la posture philosophique. Selon « La philosophie du Petit Prince » de Paul Meunier, cette dernière serait organisée autour de trois traits :

- **L'émerveillement.** La découverte du monde, contemporaine de l'enfance, est synonyme d'émerveillement ; le quotidien est sujet à étonnement, suscite la curiosité et la soif d'apprendre
- **L'appropriation.** L'enseignement du Renard met l'accent sur l'importance des liens, et du temps nécessaire pour construire une véritable amitié ; celui-ci étant précisément le temps de l'appropriation.
- **La vraie beauté « est invisible pour les yeux ».** Elle dépend surtout du regard que nous portons sur les choses, donc de la manière dont nous sommes convaincus de l'existence de cette beauté. L'émerveillement et l'appropriation participe de la sincérité et de la naïveté de ce regard, d'où son importance.

Quelles significations revêt la naïveté ?

Parcourons quelques dictionnaires : d'un côté, elle désigne la simplicité, la spontanéité, l'absence de duplicité, le manque d'appât : ce qui est originaire, à l'état naissant, quelque chose de bien sympathique comme une grâce naturelle, une innocence qui n'a pas été perdue... Mais de l'autre, et sans doute pour les mêmes raisons, elle est souvent assimilée à une forme d'ignorance, d'inexpérience, ou de crédulité. En ce sens, ce que l'opinion commune considère comme « naïveté » est assez négatif. Comme le dit Bergson, « on mystifie les naïfs », et celle-ci s'oppose ainsi à la lucidité.

L'enfance est naturellement rapprochée de cette attitude, à une certaine forme d'innocence, de franchise, dont le regard et le jugement sont en quelque sorte « natifs », non formatés, – en latin, « nativus » vient de naturel et de natif -, non imprégnés des normes et habitudes mentales héritées de l'éducation. Mais en même temps, cette supposée innocence est logiquement associée à l'ignorance, soupçonnée à son tour de faire le lit d'une vision angélique et donc illusoire de la réalité.

La naïveté est une de ces notions aux connotations contradictoires qui trahissent un endroit et un envers, le même trait pouvant être décliné positivement ou négativement. Ce qui est « natif », « naturel », peut être aussi de l'ordre du « sauvage » et du « barbare » ; l'innocence est intimement reliée à l'ignorance, la fraîcheur et la spontanéité à l'inexpérience, la sincérité et la simplicité ne vont pas sans candeur, la pureté sans angélisme, et surtout la confiance accordée aux autres s'accompagne du soupçon de crédulité et de vulnérabilité.

Ces deux faces de la naïveté peuvent également être rapprochées des deux manières d'envisager l'enfance :

Deux visions de l'enfance...

A l'âge classique, nous envisageons l'enfant comme un adulte en formation, ou futur adulte en miniature, d'un point de vue très « adulto-centré » : même s'il est « candidat à l'humanité » (Henri Wallon) et à la vie adulte, l'enfant se caractérise avant tout par ses manques, c'est-à-dire par tout ce qu'il doit acquérir et qu'il ne possède pas encore pour devenir un adulte. Il n'intéresse que parce qu'il est un adulte en puissance. L'enfant, c'est le degré zéro de savoirs, de talents, de moralité...etc. Il porte certes en lui des « germes » ou des « virtualités », mais ils doivent être nécessairement actualisés et développés. Ceux-ci seront atrophiés s'il y a déficit d'instruction et d'éducation. Accomplir son humanité, c'est bien surmonter l'indigence et le caractère frustré de l'état infantin. L'enfant, dans cette perspective, c'est d'abord le naturel à l'état sauvage (un « sauvageon », pour parler comme un ancien Ministre) qui devra être assujéti aux prescriptions de ses parents et éducateurs, mais surtout, à travers eux, à un système de représentations, d'habitudes, de principes et de valeurs qui sont ceux de la

société qu'il est censé intégrer. Le destin de l'enfance se jouera en termes de passage d'un état de dépendance à l'autonomie (représentée idéalement par l'adulte...).

A l'inverse, la modernité redécouvre l'enfant dans une tout autre perspective. L'enfant devient non seulement l'égal de l'adulte (égalité des droits en particulier), mais aussi cet être singulier qu'il faut considérer et respecter en tant que tel (dans sa différence). Cette « spécificité » de l'enfant a une valeur en elle-même est doit être explorée pour elle-même. « L'enfant n'est plus l'infans, dont la parole ne compte pas, mais celui avec lequel il va falloir compter ». Cette véritable révolution dans la représentation de l'enfant, c'est en particulier JJ Rousseau, avec son « Emile » (1762), qui l'initie (même si Montaigne, dans les Essais, avait largement anticipé cette vision (cf. plus loin). Le naturel enfantin est maintenant apprécié positivement. Rousseau met en garde contre les méfaits de l'instruction et de l'entrée trop rapide dans le monde adulte qui pervertit la nature de l'enfant et compromet sa liberté. Il faut « *laisser mûrir l'enfance dans les enfants*. ». Celui-ci n'est plus regardé sur le mode du manque ou du déficit, il devient l'objet d'un investissement massif qui valorise sa nature et ses qualités intrinsèques : « *L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres, rien n'est moins censé que de vouloir substituer les nôtres*. ». Même si les développements sur l'enfant et l'éducation dans l'Emile sont souvent très intéressants et ont inspiré de nombreuses réflexions pédagogiques, Rousseau a aussi contribué à véhiculer une image idyllique et sacralisée de l'enfance. Avec l'âge de l'enfant-roi, nous sommes sans doute parvenus au bout de ce processus.

L'envers et l'endroit de la naïveté enfantine...

Il est remarquable de constater qu'à ces deux visages de l'enfance correspond à son tour une face lumineuse et une face sombre de la naïveté enfantine :

L'envers...

D'un côté, elle est rangée avec le naturel dans ce qu'il a de sauvage. Hobbes disait que **le sauvage était « un grand enfant robuste », esclave de ses pulsions ou impulsions**. L'éducation, dans cette optique, a précisément pour fonction d'apprendre à dominer celles-ci et à se donner à soi-même sa propre loi morale, passant ainsi d'un régime d'hétéronomie première à un régime d'autonomie rationnelle. En ce sens l'enfant est avant tout ce qu'il faut surmonter. De la même façon, **la naïveté enfantine s'exprime surtout dans les termes de l'égoïsme** : l'enfant est persuadé que le monde n'est fait que pour lui, et que d'une certaine manière tout lui est dû. Descartes déjà le signalait. La psychanalyse a développé une idée voisine avec les notions de **narcissisme primaire et de toute-puissance infantile**. Nombreux sont ceux qui soulignent à ce sujet le risque aujourd'hui chez les enfants, d'une confusion de plus en plus répandue entre le réel et l'imaginaire. Là encore, il sera nécessaire de surmonter l'enfance pour distinguer le désirable, le possible, le réalisable... Quant à la « pureté » et à « l'innocence » enfantine, n'est-elle pas le « cache-sexe » (cette expression ici est particulièrement adaptée...) **de tendances « perverses polymorphes »** étudiées par Freud ? Celui-ci met en évidence en effet que l'enfant est doté d'une sexualité qui, même si elle ne correspond pas aux fonctions génitales proprement dites, n'en est pas moins très présente, soumise qu'elle est au jeu des pulsions partielles (la perversion étant considérée par Freud comme une régression à une fixation antérieure de la libido). Dans les quelques traits présentés, nous voyons une enfance qui serait du côté du régressif et de l'archaïque.

Un autre effet de la naïveté, en tant que regard ou jugement non éduqués et inexpérimentés, est la crédulité, qui consiste souvent « à prendre des vessies pour des lanternes », exposant à l'abus et à la manipulation. L'ignorance est associée ici à une vulnérabilité importante, l'enfant étant soumis à son insu aux pressions de son environnement. **La vulnérabilité au piège que l'autre est susceptible de me tendre est bien montré dans l'histoire d'un autre personnage de Conte Philosophique emblématique de la naïveté, le Candide de Voltaire** : sa naïveté fait de lui une proie facile devant la ruse et la rouerie de ses recruteurs qui l'enrôle à son insu dans l'Armée bulgare. Candide est chassé du paradis terrestre symbolisant l'innocence, qui n'est en réalité que le château artificiel et de pacotille de son précepteur Pangloss. Adhérent sans mesure ni esprit critique au jugement de celui-ci, il n'a pas de jugement personnel et pense comme Leibnitz (le maître spirituel de Pangloss) que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » (Voltaire adresse ici une critique féroce à la Théodicée leibnitziennne). Déchu de ce monde factice et coupé du réel, Candide va rencontrer le labeur, la souffrance, tous les aspects tragiques de ce monde, et surtout devenir la victime de la flatterie et du mensonge de ceux qu'il va rencontrer. Candide est toujours sincère et dit toujours ce qu'il pense, sans tenir compte des risques. Le personnage est très ambigu car il est à la fois totalement dans l'illusion d'un monde faux, et manifeste une totale transparence vis-à-vis d'autrui (authenticité) ; les personnages qu'ils rencontrent sont ses symétriques parfaits : rusés, menteurs, flatteurs... Cette ambiguïté est finalement constitutive de la notion même de naïveté. Quoiqu'il en soit, cette transparence et cette confiance est un trait fondamental et nous permet de faire la transition avec la face lumineuse de la naïveté enfantine.

L'endroit...

De ce côté-là en effet, dire les choses sincèrement et directement – sans apprêt, sans détour -, faire confiance aux autres, ne pas être soupçonneux, ne pas se méfier d'eux, sont des caractéristiques fondamentales de la naïveté enfantine. Les enfants n'ont pas en effet, même si cette confiance peut les rendre « sans défense » quand elle est

excessive, la « mauvaise méfiance » des adultes. Combien de fois en effet ne faisons-nous pas le crédit de la bonne foi aux propos des uns et des autres, par exemple lorsqu'il s'agit de débattre politiquement ? Or sans ce crédit, il n'est pas possible d'argumenter sagement et contradictoirement, et de manière constructive ... même si par la suite il est toujours temps de dénoncer la duplicité ou le manque de sincérité de l'adversaire s'il y a lieu...

Les enfants ont par ailleurs une aptitude encore intacte à questionner, s'étonner, le regard neuf devant un monde à découvrir. Cette soif de savoir, de comprendre est la source vitale de la philosophie. A cet esprit éveillé pour lequel rien ne va de soi, s'oppose l'âme habituée, « l'âme morte » selon la formule de Charles Péguy. Cette faculté d'étonnement devant le monde, ce regard qui n'est pas encore formaté par les conventions sociales, l'influence des points de vue d'autrui, rejoint en quelque sorte l'idéal d'une virginité native de la pensée, qui peut-être à la source –sur un plan fantasmatique- de toute philosophie (nous y reviendrons).

L'enfant fait preuve également de disponibilité et d'accueil pour ce qui arrive. Une qualité de présence qui nous fait souvent défaut, accaparés par « des temps qui ne sont pas les nôtres » (Pascal), c'est-à-dire par des préoccupations tournées vers le passé ou le futur, qui nous détournent de « l'ici-maintenant » du réel. Nous pouvons évoquer ici encore la figure de l'Enfant de Zarathoustra et sa légèreté du oui à la vie, opposé à celles du Chameau (accaparé par le fardeau qu'il porte et la rumination du passé), et du Lion (qui s'oppose et nie, au lieu d'affirmer et de construire le nouveau).

Enfin, et dans le prolongement du trait précédent, l'enfant a cette capacité à cueillir le jour sans autre justification que la grâce d'exister, encore vierge de tout ressentiment, cet empoisonnement de l'existence (Nietzsche).

En conclusion de cette première partie relative aux deux faces, comme l'endroit et l'envers d'une même chose, de la naïveté enfantine, et quelque soit le jugement que l'on puisse porter sur cette disposition - en réalité c'est son ambigüité qui retient surtout notre attention - , il apparaît que la naïveté est bien l'expression de l'enfance, pour le meilleur comme pour le pire. Mais quel rapport entretient la philosophie avec cette enfance et sa naïveté ?

L'étonnement infantin et la philosophie

Il est bien connu qu'à un âge précoce, entre 4 et 8 ans, les enfants posent les grandes questions. Comme le dit JL Nancy (Philo Mag d'avril 2010 ; dossier « Comment pensent les enfants ?), ils soulèvent notamment la question de l'origine : « D'où je viens ? D'où viennent les enfants ? », questions qui renvoient apparemment à la sexualité, mais qui sont en réalité d'un autre ordre, de nature métaphysique : « qui je suis, moi ? », ou encore la question leibnizienne « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »... Comme les enfants, la philosophie a un questionnement interminable, enchaîne les questions... Elle cherche également à aborder les problèmes dans un état vierge, proche de l'enfance ; c'est probablement le sens du fameux étonnement philosophique de Platon et que reprend Aristote dans sa « Métaphysique », lorsqu'il dit que c'est « l'étonnement qui poussa les premiers penseurs aux spéculations philosophiques ». Cet étonnement est en effet celui qui survient lors des premiers contacts avec le monde, quand toute est neuf. Pour Edwige Chirouter (edwige.chirouter@wanadoo.fr) qui s'est spécialisée dans la fabrication d'outils pédagogiques destinés à la philosophie pour les enfants, le Petit Prince serait « la représentation métaphorique » idéale de ce « don de l'enfance », de « ce regard infantin, toujours neuf, jamais blasé, sur les mystères, les beautés, les horreurs de la vie et du monde. Il serait par excellence celui qui, selon l'expression de Gilles Deleuze, fait l'« idiot » et pose la question du pourquoi et de l'essence des choses en toute naïveté et intensité. »

L'enfant-philosophe ?

Dans les Essais de Montaigne, l'idée de « l'enfant-philosophe » prend toute sa dimension ; sa conception de l'enfant est d'ailleurs très proche de celle de l'Emile, remarquablement « moderne » pour son temps. Il représente le moment où l'homme est encore dans sa « simplicité naturelle », et l'éducation doit préserver cette naïveté (cf. sur cette question l'article de Marc Foglia, Université de Paris 1 – Sorbonne : « L'enfant-philosophe dans les Essais de Montaigne »). La philosophie, fortement recommandée pour les enfants, doit précisément cultiver en eux l'exercice du « jugement naturel », celui qui prend appui sur ses propres forces (en dehors d'un savoir doctrinal ou surnaturel). Certains ont en effet « la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux ». Cette éducation précoce (même idée chez Erasme) doit préserver et développer une disponibilité intellectuelle et morale dénuée de préjugés déjà présente chez l'enfant, en tant qu'il incarne l'homme dans son état natif, et représente ainsi la chance de l'universel à chaque génération. Si Montaigne parle, avec Erasme, de la nécessité d'une éducation précoce, où la philosophie doit tenir une place centrale, c'est à cause de la malléabilité problématique d'une tel « état naïf » : celle-ci nous fait prendre d'autant plus vite des « plis décisifs » (malheureusement souvent des vices, précise Montaigne). L'intégrité du jugement et cette naïveté originelle sont les fondements des Essais eux-mêmes. Socrate représente, selon lui, l'idéal de cette naïveté. La philosophie renoue ici avec l'idéal antique d'éducation comme « culture de soi » ; elle doit être « formatrice du jugement et des mœurs ». L'enfant, être naïf par excellence, est ainsi le prototype du philosophe.

Une question cependant, simplement évoquée ici, mais qui sera récurrente désormais dans la suite du développement : si l'enfant est si tendre et malléable qu'il doit être protégé précocement de toutes les violences (Montaigne est très sensible aux violences parentales...), jusqu'où doit-on remonter pour rencontrer cet « être natif » représentant dans toute sa pureté l'humaine condition ? Qu'y a-t-il entre « l'enfant sauvage » qui a désespéré tant d'humanistes désireux de retrouver l'être humain originel (ces enfants se sont avérés incapables d'accéder à l'humanité en l'absence précoce d'un environnement social), et l'être déjà « victime » de tous les conditionnements de la tradition et des habitudes sociales dénoncés par Montaigne ? Cet état natif et naturel (c'est en effet l'étymologie du terme latin « nativus ») n'est-il pas un mythe ?

Une philosophie de la sincérité

Nous allons retrouver une difficulté du même ordre lorsque Montaigne développe cette idée de l'enfant-philosophe à partir des exigences de sincérité inhérentes à sa conception de la philosophie. Prenons tout d'abord le temps de la découvrir : l'idéal de sincérité est avant tout une façon d'être soi-même, d'être présent à soi, à ce qu'on dit et ce qu'on fait. La sincérité est pour lui la valeur essentielle ; condition de la vie morale et de l'indépendance du jugement. C'est la bonne foi et la véracité de celui qui juge, qui, même si, subjectives, elles n'apportent pas de garanties contre l'erreur, permettent de se dégager du conformisme et d'ajuster sa pensée. Il faut préférer les inconséquences d'une pensée flexible à la cohérence du dogmatisme. Mieux vaut se contredire, ou reconnaître ses manquements et ses erreurs, que de contredire la vérité ! La vigilance de ce dialogue socratique de soi avec soi, l'ancrage dans cette fidélité à soi-même et à sa pensée, sont plus importants pour la recherche de la vérité que la maîtrise formelle, la rigueur théorique du discours. La naïveté exclut également, comme nous l'avons dit, toute recherche d'effets en direction d'autrui (en l'occurrence, dans ce cas, d'effets rhétoriques). Alors que le commerce avec les autres peut conduire à vouloir augmenter son crédit ou embellir son image à leurs yeux, la sincérité consiste à instituer avec soi-même un rapport plus étroit et plus juste. D'où les bienfaits de la solitude (Montaigne s'inspire ici de Pétrarque). Mais la sincérité a ses limites, tant du point de vue pratique que théorique.

Sur le plan pratique : il n'y a pas de hiérarchie absolue parmi les principes moraux. L'autorité du principe de sincérité peut entrer en concurrence avec d'autres autorités morales (inclinations à la bonté, force d'âme, combat stoïcien...), et surtout avec des règles sociales de civilité et de vivre-ensemble. Chaque situation est singulière et nous devons décider de notre conduite en fonction de ces circonstances particulières. Nous n'avons, par exemple, pas toujours obligation de dire la vérité. La simulation est rejetée par Montaigne, mais la non-sincérité par omission est parfois requise... C'est la question de l'opportunité de la vérité qui est ici posée (nous sommes loin de l'impératif catégorique kantien).

Sur le plan théorique : une sincérité absolue ne garantit pas l'indépendance du jugement. Candide nous a montré qu'elle pouvait coexister avec la domination inconsciente (à son insu) de la coutume, du pédantisme, des opinions d'autrui. Bien plus, la naïveté induisant une certaine dose de crédulité, offre un terrain privilégié pour l'embrigadement et la manipulation.

Montaigne se revendique « naïf » et conforme à une sorte de « puissance naturelle », mais les Essais relèvent aussi d'un véritable **art de penser** (même si ils ne répondent pas au modèle discursif classique). L'essayiste doit être capable aussi de s'arracher à lui-même, d'alterner les points de vue permettant de cultiver cette distance intérieure ; c'est tout simplement une mise en question de cette naïveté première : celle-ci indique plutôt une coïncidence, voire une adhérence de soi à soi semblant exclure cette capacité de « jeu » que nous venons d'évoquer. Il s'agit, plutôt que de naïveté originelle, d'un véritable travail sur soi, qui consiste à être « ami de soi » au-delà de ses certitudes premières. La question relative à la conduite du jugement devient plus importante que l'évaluation de son résultat (distinction entre le vrai et le faux souvent difficile à établir). Mais pour apprécier la valeur de cette conduite, il faut faire appel à un autre jugement... C'est la raison pour laquelle les jugements plus récents portent sur des jugements plus anciens, et le jugement personnel se nourrit du jugement d'autrui, mettant en question l'idée d'un **jugement conçu comme commencement absolu**. Par conséquent, l'indépendance du jugement par rapport aux préjugés, aux conventions, aux autorités constituées, ne signifie pas pour autant « la table rase » par rapport à tout jugement antérieur. Les Essais en sont l'illustration vivante, avec ses multiples emprunts et interprétations des jugements des anciens de l'Antiquité. Ils se nourrissent en permanence du jugement d'autrui. Là encore, le retour à une naïveté native, si elle représente un idéal de sincérité, ne peut suffire...

Le mythe de l'origine

Quelque soient les formes que peuvent revêtir ces recours à la naïveté de l'enfance – très souvent présentes dans la philosophie –, c'est à une enfance idéalisée et même mythique que nous avons à faire. Si **le mythe se définit comme « récit des origines »** parlant d'un temps fondateur qui se situe en dehors du temps réel (cf. article Encyclopédie Universalis), l'enfance jouerait ici le même rôle que l'état de nature rousseauiste destiné à dénoncer les artifices et la dégradation de l'état social, comparé à la véritable nature originelle de l'homme. Mais comme le dit lui-même Rousseau (« Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes »), « **cet état de**

nature n'a peut-être jamais existé ». La simplicité naturelle de l'homme lorsqu'il est enfant peut-être non plus, même s'il fait partie de notre imaginaire collectif. Le Petit Prince pourrait alors être interprété comme un rêve d'adulte, projection (au sens psychanalytique) d'un Paradis Perdu. La question posée à travers le mythe de l'origine est celle du **premier commencement**, si souvent évoqué par les artistes et les philosophes. Pour la philosophie, cet idéal de l'enfance n'est-il pas en effet au service de ce premier commencement où l'homme pourrait poser un regard virginal sur le monde et sur lui-même, retrouver l'Un d'une communication pleine et entière avec les choses, sans intermédiaires, immédiatement. Le regard « naïf », dans une telle orientation, consisterait alors à « dé-sédimer » : des couches successives de significations auraient recouvert le secret de l'être, s'interposant entre nous et le monde, nous empêchant de trouver (ou de retrouver) un rapport direct et essentiel avec lui, la fraîcheur native des premiers moments... Il s'agirait alors de déconstruire ou désédimer pour retrouver le sens originel de notre rapport au monde. L'entreprise phénoménologique, qui a marqué fortement le mouvement de pensée du XX^{ème} siècle, peut illustrer exemplairement cette tentative.

Le « retour aux choses »...

L'œuvre de Husserl, prolongée par celle de Merleau-Ponty (Husserl : « La philosophie première » et « Ideen II » ; Merleau-Ponty : « La phénoménologie de la perception », « Le philosophe et son ombre », « Le visible et l'invisible »...etc.), consiste à proposer un nouveau départ, radical, dans la recherche du sens : « : « *Dans ce retour étonné à l'étant (l'existence des choses), l'homme s'ouvre à nouveau et pour ainsi dire originellement au monde, il se trouve à l'aube d'un nouveau jour du monde, où lui-même et tout ce qui est, commencent à apparaître sous une nouvelle lumière, où la totalité de l'étant s'offre à lui de manière neuve* ».

La philosophie est ainsi cette promesse de nouveau commencement, résumée dans le slogan de Husserl repris par Merleau-Ponty du « retour aux choses mêmes » : « *Il s'agit de décrire, et non pas d'expliquer et d'analyser. Cette première consigne que Husserl donnait à la phénoménologie commençante d'être une "psychologie" descriptive, ou de revenir aux choses mêmes, c'est d'abord le désaveu de la science* »

Il s'agit non pas de s'intéresser aux faits en tant que déjà donnés objectivement (comme dans les sciences positives), mais de décrire les vécus immédiats de conscience, c'est-à-dire ce qui se donne à nous avant toute désignation (par exemple le symbolisme scientifique) ; revenir à l'expérience première et originaire où le sens advient et en faire la genèse, tel est le rôle que s'assigne la phénoménologie.

Il n'est sans doute pas fortuit que beaucoup d'artistes modernes, un peu avant la phénoménologie (début du XX^{ème} siècle), tiennent un langage très proche ; Baudelaire l'avait annoncé à l'avance en parlant du génie comme de « l'enfance retrouvée »... Deux peintres célèbres, Paul Klee et Cézanne, pourtant pétris de notre vieille culture occidentale, et probablement formés à toutes les techniques de l'histoire de la peinture, exaltent l'enfance, la virginité des commencements :

« *C'est une grande difficulté et une grande nécessité de devoir recommencer à zéro. Je veux être comme le nouveau né, qui ne sait rien, absolument rien de l'Europe, ignorant les poètes et les modes, être presque primitif* » (Paul Klee, 1902). « *Donner l'image de ce que nous voyons en oubliant tout ce qui a été fait avant.* » (Cézanne, 1904).

Ce n'est pas le lieu ici de développer la philosophie de Husserl ou celle de Merleau-Ponty, mais que penser d'une telle tentative de retour à l'origine ou de refondation ? Nous nous contenterons de mentionner deux pistes de réflexion :

Pour Nietzsche, la recherche de « fond » ou de fondement est sans fin. Lorsque nous pensons « toucher le fond », nous nous rendons compte qu'« un tréfonds » se creuse à nouveau sous lui : « *Le philosophe ne peut avoir des opinions ultimes et véritables.... Derrière toute caverne s'ouvre une caverne plus profonde.... Un « tréfonds » se creuse sous chaque fond, chaque « fondement » de la pensée. Toute philosophie est une philosophie de façade ... Il y a quelque chose d'arbitraire dans le fait qu'il se soit arrêté ici pour regarder en arrière et autour de lui, dans le fait qu'il ait cessé ici de creuser plus avant et déposé sa pioche* ». Cette affirmation ne peut-elle pas s'appliquer aussi au présumé « premier commencement » (qui joue le rôle de fondation dans la phénoménologie) ? La naïveté prétendrait rompre la façade au profit de la profondeur, le superficiel ou l'artificiel au profit de l'essentiel (« l'essentiel est invisible pour les yeux » Le Petit Prince), mais le premier masque laisse toujours la place à un second, et indéfiniment (l'image des poupées russes serait peut-être ici évocatrice...). La pensée philosophique elle-même doit alors être interprétée comme « un jeu de masques ».

Nous pouvons évoquer ici la réflexion de Marcel Gauchet sur la philosophie : selon lui, après Kant et sa critique de la métaphysique, et la crise des fondements de la connaissance qui a marquée tout le XX^{ème} siècle, nous devons faire le deuil d'une connaissance ultime de l'être de l'étant, autrement dit d'une ontologie ou d'une métaphysique, au profit d'une connaissance de l'humain, qui met en particulier en valeur (c'est moi qui le rajoute) la dimension irréductible de la culture, au sens anthropologique, dans la définition même de notre « être ». Ce qui exclut –me semble-t-il – toute référence, en termes d'au-delà ou de précedence, à une quelconque fondation ou origine...

La figure de l'enfance comme métaphore. Naïveté première et naïveté seconde

Pour revenir au processus de déconstruction que nous avons évoqué, celui-ci reste intéressant, à condition d'en préciser le but : il ne s'agit plus de « dévoiler » la « vraie réalité » derrière les artifices, l'essentiel derrière des significations qui seraient « superficielles » - tentative désormais rangée au rang des « vieilles lunes » -, mais de mieux saisir la genèse (et non l'origine) et le sens de ces constructions humaines (herméneutique). Le mirage d'une naïveté première, c'est l'impossibilité de remonter à un regard « virginal » ... à moins de découvrir le « rien », l'aveuglement plutôt que l'extra-lucidité... Souvenons-nous à quelle difficulté se confrontait Montaigne lorsqu'il cherchait à circonscrire le moment de la simplicité naturelle ou de la naïveté native propre à l'enfant, sachant que celui-ci était précocement déterminé par l'environnement dans lequel il se trouvait... A trop vouloir chercher le natif, on risque de tomber sur le néant... car le petit d'homme est d'emblée un être de culture. Arrivé à ce point, il est alors profitable de laisser la place à une « naïveté seconde » qui, loin de vouloir se débarrasser ou évacuer toutes les sédimentations du sens pour arriver à une sorte d'absolu, met à profit cette « thématization » des significations, cette déconstruction du sens, pour conquérir, grâce à cette compréhension, de nouveaux degrés de liberté, un regard moins prisonnier de ce qui le conditionne. Mais n'est-ce pas cela le but de la philosophie ?

Il reste que le pouvoir de fascination exercé par l'enfance et sa naïveté, synonyme de sincérité, de spontanéité, de créativité, de nouveau commencement, est considérable. Les vertus de l'enfance, même idéalisée, sont toujours de nature à nous rendre nostalgique, mais aussi à nous servir de modèle, et c'est tant mieux... **Mais nous devons peut-être comprendre que pour sauver l'enfant, retrouver l'enfant, devenir un enfant, ce n'est jamais faire retour à un état réel, historique, qui est non seulement perdu (pour l'adulte), mais qui correspondrait à un refus d'accomplissement et à une régression infantile.** C'est malheureusement une tendance que nous pouvons rencontrer à travers une idolâtrie irréfléchie de l'enfance conduisant à ne plus vouloir soumettre les enfants (réels, ceux-là...) aux difficiles apprentissages formateurs sous prétexte qu'ils seraient immédiatement créateurs (j'ai entendu à ce sujet récemment Djamel Debbouz s'exprimer sur l'école et son vécu scolaire (émission de FR3, « Ce soir ou jamais ») : quelque soit ma sympathie pour lui, son discours sur l'école témoigne de cette illusion sur l'enfance et de la méconnaissance de la nécessité d'une certaine forme de coercition scolaire dans la formation de l'individu). Une telle dérive traduit l'ignorance du rôle cardinal des médiations sociales dans le devenir homme. En réalité, **nous ne pouvons renouer avec une sorte de fraîcheur et de créativité enfantine supposées qu'au terme de médiations arides et douloureuses.** Par exemple, la plénitude de la joie ou la puissance créatrice de l'artiste sont la conséquence d'un effort immense sur soi-même. L'imposture consisterait à l'oublier... Lorsque les artistes modernes initient le mouvement de la modernité en exaltant l'enfance, la virginité des commencements (cf. citations précédentes de Klee et Cézanne), lorsque Montaigne met sur un piédestal « l'enfant-philosophe », ils sont eux-mêmes pétris d'une culture dont ils ne dénoncent le carcan que parce qu'ils sont allés jusqu'au bout de sa fécondité. Souvenons-nous des paroles de Klee : « ... être **comme** un nouveau né Etre **presque** primitif... ». Sauf qu'un nouveau né ne produira jamais un Klee ! A cause de sa grande indigence native ! Le « comme » et le « presque » sont ici décisifs : **la figure de l'enfance est une métaphore.** Elle symbolise un regard attentif à ne pas être gagné et opacifié par toutes les scories des habitudes sociales ou mentales, et capable de voir ce que personne n'a encore vu.

En conclusion générale, si nous examinons plus attentivement encore en quoi réside au juste ce pouvoir de fascination de l'enfance sur l'adulte, nous retiendrons deux éléments :

Nous sommes bien sûr nostalgique de notre enfance... Parce que nous avons à cet âge toute la vie devant nous ; mais il ne s'agit pas seulement de rêver (naïvement !) à vivre une seconde fois (la même vie), mais plutôt d'imaginer pouvoir être détenteur de sa vie à venir après avoir vécu une première fois : l'enfance est ici virtualité pure, détentrice de tous les possibles, et donc de toute nouveauté, de tout ce qui n'est pas encore advenu... Ce que nous célébrons ainsi dans l'enfance est très bien résumé par Hannah Arendt : « *Le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines de la ruine normale, naturelle, c'est finalement le fait de la natalité... c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau... C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, dans la petite phrase des Evangiles annonçant leur « bonne nouvelle » : « un enfant nous est né ».*

Il y a un second élément moins visible mais sans doute d'une grande force, qui fascine l'adulte chez l'enfant, et qui résume à lui seul l'essentiel de cette naïveté enfantine : jamais plus que chez l'enfant, sinon dans l'animal, nous voyons concrètement des **corps en mouvement**. Le film de Claire Simon sur les récréations de l'école maternelle de sa fille le montre très concrètement (cf. Philo Mag d'avril 2010 ; le film s'appelle : « Récréations », 1992) : nous assistons à des jeux où le corps et la pensée ne font qu'un. Ce sont des « corps pensants ». Les petits enfants n'ont pas vraiment de représentations d'eux-mêmes, ne sont pas très sensibles à l'image que les autres peuvent avoir d'eux-mêmes, et qu'ils donnent d'eux-mêmes. Ce sont des corps en

mouvement, mus par le désir. Leur mouvement, leur pensée, leur parole, tout est uni. « *Il n'y a pas de fantôme de la représentation qui jugerait et ralentirait l'action, ou de conscience qui réfléchirait sans agir* » (Claire Simon). Sans doute les adultes courent-ils après le secret de cette réelle coïncidence de soi avec soi, cette spontanéité dans l'être qui caractérise avec le plus de justesse cette dimension native de l'existence ...

Daniel Mercier, le 07/12/2011